

Table ronde : Fragile

Intervenants :

SR : Samuel Rouvillois - philosophe

VD : Valérie Duron – artiste peintre

MD : Michel Durand – commissaire d'exposition

JPP : Jean-Paul Prat – compositeur musicien

PB : Pierre Benoît - animateur de la Table Ronde

PB : Après ce magnifique concert nous allons réfléchir sur ce thème de la fragilité qui est le thème de la biennale d'art sacré contemporain actuel.

(Se tournant vers Jean-Paul Prat) J'ai été frappé dans le troisième morceau par exemple, et déjà dans le premier on voit cet appui mutuel du saxophone et du piano. Beaucoup de choses se jouent de cette façon- là. Pas simplement dans les harmonisations mais en appui aussi...

JPP : La fragilité, c'est un peu comme dans le 5^{ème} morceau tout à l'heure : au moment de jouer, le morceau ne descend pas... on ne sait pas où poser les doigts. C'est drôle comme expérience, non ? On est devant le piano, le morceau on le connaît bien sur, on l'a même fait... et puis finalement non, il ne veut pas descendre ! C'est intéressant parce que là on est en face d'une sacré fragilité, surtout qu'il y a des gens ici que je soupçonne d'écouter !

Dans un concert comme celui là il y a des morceaux que j'ai composé il y a 40 ans, et puis d'autres il y a quelques mois, et je suis toujours étonné de constater l'unité entre eux. Normalement on fait des choses très différentes selon les époques...

Et puis j'étais très heureux que Vincent joue avec moi ce soir. C'est vrai, tout d'un coup il y a quelqu'un d'autre ! J'ai toujours joué en groupe, ça fait très peu de temps que j'ai décidé, après maintes injonctions, de jouer tout seul ma musique au piano. Au départ ce n'était pas mon intention, ma musique est d'abord faite pour être orchestrée et jouée à plusieurs. Quand on est plusieurs à jouer c'est super, on s'appuie les uns sur les autres.

Mais puisqu'on parle de fragilité, vous voyez ce n'est plus la même chose lorsqu'on se retrouve tout seul ! Avec cette difficulté qui est à la fois d'être concentré, (parce qu'il ne s'agit pas de faire n'importe quoi, même si beaucoup de gens me disent : ça ne fait rien si tu te trompes, on ne s'en apercevra pas - j'ai essayé parfois, il y en a qui s'en aperçoivent !!! -) et en même temps, de se lâcher. Ça c'est difficile, il faudrait travailler, travailler énormément pour avoir cette assise qui permet de ne pas hésiter.

PB : Il y a des morceaux qui étaient dans le premier album de Masal, et ces morceaux- là étaient joués avec une puissance sonore très importante, qu'est-ce qui change justement pour toi quand il n'y a plus que ce piano, on a l'impression que c'est le même morceau, mais il y a d'autres choses qui apparaissent...

JPP : Dans la musique que je compose tout jaillit du piano. Donc moi j'entends tout le reste, il n'y a pas de problème, mais pour vous ce n'est peut être pas pareil... La puissance, toute la substance de cette musique est contenue dans le piano, mais c'est beau quand on peut aussi développer des mélodies. Il y a quelque chose de beau dans le piano tout seul parce qu'il y a une énergie brute, une espèce de pureté finalement.

Mais c'est bien aussi que ces mélodies qui jaillissent des accords, de l'harmonie et qu'on n'entend pas forcément puissent se dégager aussi...

PB : Valérie Duron est artiste peintre, elle éveille à la créativité des jeunes dans les quartiers nord de Marseille; vous peignez aussi quand il y a des musiciens, en public, et vous exposez à Marseille, alors qui est Poupoule ?

VD : Tous les mercredis après-midi, dans les quartiers nord de Marseille dans lesquels je travaille, j'anime des ateliers dans la rue, donc on installe une grande bâche dans une cité en bas d'un immeuble, et en libre adhésion les enfants qui le souhaitent ce jour- là viennent et travaillent, s'amuse avec la peinture.

Chaque année, nous avons un projet, pour fédérer les enfants et pour qu'ils aient un but, autre chose que les œuvres qu'ils créent qui sont déjà magnifiques. L'année dernière, Marseille a été capitale européenne de la culture. Il y a un an j'ai sollicité la future directrice du plus beau palace de Marseille, l'hôtel intercontinental, qui a ouvert au mois de mars, je l'avais invitée à venir voir ma galerie à titre personnel, et je n'ai pas pu m'empêcher de parler de mes ateliers de rue parce que ça m'anime beaucoup et ça donne du sens à mon travail d'artiste. Le lendemain elle m'a appelée et m'a dit : « on a adopté un éléphant dans le cadre de Marseille 2013, donc une sculpture géante, est-ce- que vous accepteriez de le décorer avec les enfants avec lesquels vous travaillez dans la rue ? » et j'ai dit oui tout de suite sans savoir vraiment ce que tout cela représentait.

Ça a été un travail compliqué parce que les enjeux étaient de taille, il fallait que les défenses soient à l'enjeu de l'hôtel, sans trier les enfants en disant toi tu travailles bien tu viens et toi tu es dissipé, tu restes là- bas, j'ai donc dit aux enfants : « que tous ceux qui veulent venir, viennent. Vingt sept se sont inscrits. On a fait des groupes de 5. Dans la rue on travaille avec de la peinture à l'eau et là sur l'éléphant on travaillait avec de l'acrylique, c'est une démarche qui est très différente... Moi c'était la première fois que je travaillais sur une sculpture, je travaille sur des toiles habituellement, donc je n'ai évidemment rien dit. Pour moi, c'était déjà un enjeu personnel parce que je ne l'avais jamais fait et j'ai fait comme si j'avais toujours fait ça... Puis l'enjeu des enfants, comment faire cela avec des petits, les plus jeunes avaient quatre ans, entre 4 et 8, pas simple, j'ai fait un dessin et c'était quelque chose de minutieux, on est parti sur l'éléphant blanc qui est un éléphant qui porte bonheur, et je voulais qu'il soit sobre et en même temps chic. Ça a été un gros stress...

Pour moi c'est la fragilité dans ce qu'elle a de plus beau, c'est-à-dire la délicatesse et la sensibilité, j'ai essayé de faire appel à ce que chacun avait de meilleur en lui. L'objectif, c'était de mettre ça en avant et de travailler sur la confiance, de dire à chacun : toi tu sais faire ça tu vas faire ça, toi tu sais pas faire mais on va faire comme si tu savais le faire et puis tu vas le faire bien, et puis je vais t'aider et puis ça va être chouette, et en fait en mettant toute cette fragilité y compris la mienne en commun et bien on était fort, et de quelque chose qui était juste insurmontable au départ on a fait un éléphant qui je crois était le plus beau. Il est exposé devant l'hôtel depuis le mois de juillet et on est très fier en fait.

PB : Tout à l'heure on parlait de musique: le musicien travaille sur des aigus, des graves, des timbres, et il exprime par un jeu des intensités, justement des forces et des fragilités, comment vous, vous exprimez cela dans la peinture?

VD : la première chose, c'est que je travaille toujours en musique, donc je crée en musique, beaucoup de musique à textes parce que je suis très sensible aux mots, toutes les créations partent comme ça. Quand je démarre une toile, mes mains, c'est comme un canal, je ne suis pas toute seule à peindre, mais j'ai mis très très longtemps à le comprendre, voilà ça fait quinze ans que je peins et je crois que je

sais, depuis un mois, même pas, que Dieu m'accompagne dans ce que je réalise et dans mes toiles et que mes mains sans Dieu, et bien il n'y a pas de tableau, voilà.

Donc quand je commence à peindre j'écoute de la musique qui me plaît, la musique que j'ai envie d'écouter à ce moment- là et puis après je fais confiance et mes mains travaillent toutes seules. Donc mes toiles sont pleines de tout ce que je suis, beaucoup de sensibilité et je pense que la base de la fragilité c'est cette sensibilité qui fait, qu'en fait on est des humains, et quand on est humain on est fragile parce que quand on n'est plus fragile; c'est ce qui se passe parfois dans les quartiers nord, quand on voit des gens qui sont capables de tuer de sang- froid parfois sans raison, c'est que là on a perdu son humanité et quelque part, on n'est plus fragile, on s'est protégé. Et je crois que le rôle de l'artiste, en tout cas c'est le mien, c'est d'aller réveiller la part d'humanité qu'il y a chez l'autre et ça, c'est la part de fragilité.

PB : Michel Durant, commissaire de l'exposition de la biennale d'Art Sacré Actuel qui a lieu cette année à Lyon, vous travaillez beaucoup à l'accueil de personnes sans abris, déprimés, est-ce que vous pouvez nous parler de ce thème de la fragilité qui vous travaille très profondément dans le domaine de l'art, de la vie ?

MD : En écho aux artistes que j'ai rencontrés, d'année en année, nous en sommes à la 9ème édition de la Biennale, pour ce thème, on a d'abord parlé de fragilité, puis on a abandonné ce terme pour le titre fragile, car la fragilité c'est un peu abstrait, et fragile, c'est nous. Beaucoup d'artistes ont répondu à notre appel à candidature, et finalement, c'est leur propre fragilité que l'on voit, alors ce n'est pas si facile d'en parler, parce que c'est beaucoup mieux d'être devant une peinture ou une sculpture, mais je remercie les artistes qui cette année ont bien lu le cahier des charges et qui se sont donnés à fond et qui s'expriment eux-mêmes dans le catalogue, en répondant à cette question : selon vous dans l'œuvre que vous présentez qu'est ce qui correspond au thème fragile ?

La vie est constamment semée d'obstacles, de fragilités profondes, et au cours d'une existence, on est à l'épreuve, et quand on arrive vers la fin d'une existence, c'est l'épreuve irrémédiable. Ce n'est pas parce qu'on va prendre des pilules, des vitamines, qu'on va aller plus loin, je dis cela en pensant à toutes les questions qu'on a aujourd'hui ou même, et je rejoins le groupe de Chrétiens Pic de pétrole, avec toutes les techniques que nous avons, on pense pouvoir répondre à toutes les questions, à toutes les maladies, à toutes les faiblesses, à toutes les fragilités, on va inventer des médecines pour nous vitaminiser mais à 95 ans, 98 ans, on risque d'être dans un lieu adéquat comme un légume. Quel est le sens de cette existence qu'on veut renforcer avec des techniques, et qui cache ce que l'on est véritablement, qui cache la mort, pour parler rapidement.

Dans une exposition, dans une œuvre avec un artiste, dans un objet, il y a une communication. L'artiste qui crée une œuvre ne fait pas cela pour que l'objet vu soit regardé en lui-même, il y a de l'être humain qui passe, il y a la sensibilité de l'artiste, c'est ce que j'appelle une transcendance horizontale. Ce qu'on appelle art contemporain aujourd'hui, c'est très souvent un art qui est académique, qui fait partie des galeries marchandes, qui est coté en bourse, depuis Marcel Duchamp on a cette expression, on va inverser un objet, un urinoir, on va le signer, il va être acheté par un amateur et la galerie va être obligée de le mettre en exposition puisqu'il est acheté. L'objet en lui-même se suffit, et nous avons rencontré, notamment avec l'association Confluences de grands nombres d'artistes qui disent : je crée des œuvres qui sont belles à voir mais qui disent des choses, de mon intimité, de mon être spirituel. Ces œuvres, sur le marché de l'art ça ne passe pas, on n'en veut pas. Donc est- ce-que vous pourriez créer une biennale d'art sacré, pour pouvoir montrer ce que nous faisons à caractère spirituel ?

Le premier dialogue que je vois : c'est le créateur crée une œuvre, et il y a de lui-même dans cette œuvre. Mais le visiteur qui regarde lui-même cette œuvre, va voir ce qu'il a envie de voir, il va donc se voir un peu lui-même. Transcendance horizontale, dialogue à travers la chose montrée entre le créateur et le visiteur. Quand j'emploie le terme objet, l'objet est valorisé, il est mis sur un socle, il est muséifié. Et on va dire qu'il se suffit à lui-même, ou qu'il a une valeur en lui-même. Si je regarde la transcendance horizontale, et qu'à travers la création je pense au créateur, mais qu'également je pense au Créateur, j'aurai une autre transcendance, que j'appelle verticale. Le thème fragile, nous l'avons

pris avec cette double transcendance, rencontre de l'homme, rencontre de l'autre et rencontre du tout Autre.

La fragilité nous l'avons présentée dans notre cahier des charges avec l'idée de Kénose, d'anéantissement, c'est le Christ lui-même qui garde son Très- Haut d'une certaine façon mais qui ne veut pas la garder jalousement, alors il l'abandonne. Le créateur s'assimile à la création même dans ce qu'il y a de plus vil. Cf l'installation faites de canettes de bière de SDF ramassées dans les parcs, qui sont symbole de la soif d'éternité, dit l'artiste, en forme de croix : le Christ accepte ce qui produit la déchéance de l'homme et il en fait l'instrument de sa rédemption, c'est toute la kénose, on va au fond de la fragilité humaine, pour prendre cette fragilité et construire la résurrection, la vie, le bonheur.

PB : Samuel Rouvillois vous avez écrit un livre, L'homme fragile... Pour vous la fragilité c'est, d'une certaine manière, une chance, et vous dites qu'aujourd'hui : « pour moi le XXI ème siècle sera celui de l'intelligence de la fragilité. » Est-ce-que vous pouvez nous expliquer ça ?

SR : La question de la fragilité n'est pas nouvelle, mais disons que nous sommes en train de sortir d'une tentative qui a plus d'un siècle et puis qui s'est intensifié dans les 50 dernières années, de se sécuriser jusqu'au point d'oublier qu'on l'était. Le XX ème siècle est un siècle qui est merveilleux dans ses aspirations et qui malheureusement a mis en œuvre des moyens qui vont à l'inverse de ses aspirations. L'aspiration, c'est celle de la liberté, du bonheur, de la rencontre d'autrui, celle de la justice et on est là 60 ans après la guerre, à s'apercevoir que les moyens qu'on a mis en œuvre ne fonctionnent pas, puisque manifestement le bonheur n'est pas au rendez-vous des occidentaux, l'équilibre non plus, la fraternité j'en parle pas, l'égalité même pas, donc il y a un décalage énorme et je pense que la fragilité vient éclairer ça, c'est-à-dire qu'en gros, on a construit sur la base de la force, de la puissance, de la sécurisation, et on s'est mis dans les objets parce qu'on avait peur de cette fragilité dont on pressentait sans doute qu'en fait il fallait vivre avec et ne pas essayer de la fuir.

Je pense qu'à la base, c'est le malentendu originel entre la fragilité et la faiblesse. En gros, on a confondu ce qui caractérise l'homme et puis ce qui le menace. La faiblesse menace l'homme, comme la maladie, la mort, le déséquilibre psychique, la guerre, mais la fragilité ça ne le menace pas, ça le caractérise. C'est ce que la Bible appelle la chair. Et si le verbe s'est fait chair, c'est qu'il y a sans doute quelque chose à voir avec ça, et ce qui est très frappant, c'est que la Bible révèle comment la fragilité est au cœur de la vie humaine, et que Dieu finalement est le seul à prendre son parti, à la voir en bienveillance. Il me semble que ça éclaire beaucoup les enjeux dans lesquels nous sommes, parce qu'après avoir tenté de compenser nos faiblesses au point de noyer nos fragilités dans nos sécurités, dans nos systèmes de protection, et dans nos logiques de puissances, dans nos systèmes de puissance puisque je sors d'un forum sur les big d'attaches, ce sont toutes les données personnelles que vous laissez sur internet, et qui permettront qu'on vous suivent partout d'abord, et puis qu'on devance tous vos désirs, tous vos besoins, que l'on vous propose des compensations de vos hésitations ; il y avait un artiste qui avait fait un magnifique dessin avec un gamin qui devant son écran d'ordinateur portable demande à son papa : papa y a t-il une différence entre big data et big brother, et il dit malheureusement mon fils je ne crois pas. C'est un bon exemple, on a pensé que le système allait nous prendre en charge et allait nous dispenser de nous-mêmes, alors que c'est l'inverse, c'est-à-dire que ce monde nous laisse plus fragiles que jamais puisque nous ne savons pas du tout où nous allons pouvoir aller.

Donc la fragilité est au rendez-vous, des collectivités, la mondialisation est une fragilisation collective planétaire, elle est au rendez-vous des personnes, des peuples, des nations, et elle est au rendez-vous aussi à l'intérieur de nous-mêmes. Donc je pense que ça devient un grand enjeu de cesser de la fuir, de l'appivoiser, l'art est un des lieux fondamental pour l'appivoisement de la fragilité, et puis d'en prendre le risque. Je pense que la grande difficulté ça va être ça. Il ne suffit pas de l'esthétiser, il ne suffit pas de la vivre entre soi, je dirais confortablement entre ceux qui s'aiment. La grande question c'est comment allons nous prendre le risque de la fragilité dans laquelle nous sommes mais aussi notre pays, l'humanité...? Et ça, on n'est pas habitué... Sur quoi est-ce-qu'on s'appuie ? Là je serais assez d'accord pour dire que l'autre ne suffit pas tout à fait. Encore une fois quand on lit la bible, à la fin, la

fragilité c'est la chose la plus belle de l'homme mais elle n'est vivable que parce que le souffle de Dieu l'habite.

Laissée à elle-même elle vire à la peur, et de la peur à l'angoisse et la culpabilité il n'y a qu'un pas, à la violence, il n'y en a qu'un deuxième. Au delà de la confessionnalité chrétienne, comment allons-nous laisser les fragilités humaines aiguës dans lesquelles nous sommes en train d'entrer, être habitées intérieurement par le souffle. Je pense que les artistes, mais pas qu'eux, aussi ceux qui sont au plus près des plus pauvres, et puis chacun de nous, chaque fois qu'il crée, qu'il prend le risque de la fragilité, dans la création d'une famille, dans le fait d'avoir un enfant, dans le fait d'envisager, comme dans l'exemple de l'éléphant, d'être embarqués dans un projet dont on voit bien qu'on ne peut pas dire non mais on ne voit pas comment on va le faire... Malraux a peut-être dit le XXIème siècle sera religieux ou il ne sera pas, je ne suis pas sûr que la religion soit le bon enjeu, manifestement d'ailleurs le bon enjeu par lequel on se bouffe le nez les uns les autres... Par contre si on se bouffe le nez, c'est bien que tout le monde est fragile.

PB : Est-ce qu'il s'agit de prendre le risque de la fragilité ? En prenant ce risque, comment faire pour ne pas s'enfoncer dans la faiblesse ? Ou comment faire pour ne pas susciter la violence ? parce que manifester ses fragilités, c'est aussi appeler la violence et dans le domaine de l'art comment le vivre d'une manière qui soit juste, c'est-à-dire que d'une certaine manière personne ne veut être fragile...

JPP : Pour moi c'est assez simple. Je n'ai pas le désir de vivre la fragilité, mais plus j'avance plus je me rend compte à quel point je suis fragile, à quel point ça transparait dans tout ce que je fais, et en même temps à quel point c'est une force, parce que c'est beau.

Parfois (je ne le fais plus guère à cause du côté « cruel ») au milieu d'un groupe, d'une session que j'anime, je demande à quelqu'un de chanter tout seul, devant les autres. J'ai entendu des choses très belles. Quelqu'un qui est terrorisé parce qu'il est devant vingt personnes et qu'il doit chanter quelques notes. Il y a un moment comme ça où on retient le souffle, tout le monde est comme suspendu et puis, tout à coup, quelque chose sort ! il y a à la fois cette peur d'être vu et entendu et puis en même temps, une note là... quelque chose qui vous met les « poils au garde à vous ».

Pour moi la fragilité n'est pas vraiment une démarche, je me rends compte de plus en plus à quel point je suis fragile et j'irai jusqu'à dire misérable. Mais en même temps je vois à quel point cela construit mon être de m'en rendre compte ; à quel point pour un artiste cela rejailit non seulement dans la composition mais aussi dans l'interprétation, dans la manière de se laisser voir. L'enjeu est là aussi. Quand tu disais que laisser voir sa fragilité engendre la violence, je ne suis pas tout à fait d'accord. Plus on la laisse voir, plus on permet à l'autre de laisser voir la sienne, et ça c'est important.

VD : c'est exactement ce que je voulais dire, accepter sa propre fragilité et accepter de la laisser s'exprimer et d'en parler, parce qu'en fait on peut créer pour soi, il y a des artistes qui créent et qui n'exposent pas, créer c'est exprimer sa fragilité, sa sensibilité ses émotions, c'est accepter de se montrer tel qu'on est dans le fond après avoir laissé tomber ses barrières, et puis exposer, c'est exposer sa propre fragilité pour permettre à l'autre d'accepter la sienne, c'est quelque part dire moi je suis fragile, je le montre, et tu as le droit de le montrer aussi, et quand on est fragile ensemble on est fort finalement parce que la fragilité est une richesse de création, c'est une façon d'accepter une partie de soi-même qui nous permet après d'aller vers l'autre d'abord et de construire parce qu'en se fermant, en fermant ses émotions et en se laissant croire qu'on est quelqu'un d'invincible quelque part on ne construit rien. D'abord on détruit, on renvoie l'autre qui accepte sa fragilité et qui la montre, on lui fait croire qu'il devrait se cacher, et c'est tout l'inverse, donc je crois finalement que c'est une grande force d'accepter d'être fragile et de permettre à l'autre de faire pareil quand on peut le faire.

MD : Je pense que la fragilité n'a pas besoin d'être apprivoisée. Apprivoiser la fragilité c'est comme si il fallait s'en méfier - c'est l'histoire du petit renard qui est dangereux, alors cet animal sauvage, on va l'apprivoiser. Christiane Collin a appelé son œuvre « Fragiles mais pas démunis ». Je pense que tous les artistes qui ont exposés à cette biennale ont été heureux d'avoir un lieu, ou en dehors du marché de l'art, on puisse montrer des expressions d'eux-mêmes. Pour moi, après les avoir écoutés, je suis obligé

de dire qu'être fragile, se reconnaître fragile, c'est être devant le positif. Même chose par rapport à la pauvreté. Si on regarde la pauvreté comme la misère qu'il faut fuir, c'est le problème de la croissance, on doit s'enrichir, travailler plus, c'est plus de biens pour moins de bonheur, la pauvreté c'est moins de biens pour plus de liens. L'artiste par son œuvre va très simplement montrer sa fragilité dans laquelle il y a la force, une reconnaissance de ce que nous sommes. Avant l'art religieux, il y a le sacré : pourquoi les totems, pourquoi les sépultures ? parce qu'on a humainement depuis toujours conscience qu'on ne maîtrise pas et que c'est une illusion de croire qu'on va pouvoir maîtriser, alors on va faire un objet sacré, un totem, une sépulture, un dessin, une main que l'on va plaquer sur une paroi, des animaux etc . Le religieux vient après, il est même secondaire. Le religieux sans sacré n'est qu'une histoire relative à une religion... L'artiste, même en dehors de la foi chrétienne, dans la mesure où il a un élan de sincérité, de vérité, va dégager un essentiel, un sens... Les artistes nous montrent qu'il y a une acceptation de ce que l'on est, de son être, on le met sur la toile. En fait c'est dramatique, il y a des œuvres qui font peur, c'est pas obligatoirement beau, c'est moi-même, c'est moi l'homme fragile.

SR : En fait ce que je voulais dire, par apprivoiser sa fragilité, c'est que ça s'apprend. C'est-à-dire qu'en gros quand on n'a jamais accepté qu'on l'était le jour où ça débarque, ce n'est pas le bienvenu du premier coup. Et puis ce qui me frappe c'est qu'il y a un chemin de la fragilité. Et le problème, c'est qu'il passe sur les crêtes des failles. On va nuancer les choses : dans ce chemin de la fragilité il y a un premier moment sympathique ça s'appelle l'enfance dans la fragilité, les enfants c'est sympa, c'est fragile, c'est mignon, c'est tout frais, il y a quelque chose comme ça en nous, une fragilité joyeuse infantile, l'amitié permet de la dégager, c'est des moments de fête, et puis il y a une fragilité qui est celle qui engage. Celle-là vient déjà côtoyer nos peurs, nos culpabilités, le regard des autres, sur ces crêtes des failles, et des gouffres qu'il y a en nous. Si on pouvait séparer les failles, qui sont plus que la faiblesse, qui sont les perversions qu'il y a en nous, si on pouvait les séparer comme le bon grain et l'ivraie, de la fragilité ce serait super. Et puis il y a plus loin, quand on va vers le don de soi, là on est... parce qu'on donne quoi ? les poubelles avec les merveilles, si on se donne soi, là pour moi on est encore dans quelque chose de plus loin, on est dans la pauvreté. Et dans la pauvreté du don de soi, la fragilité a des côtés merveilleux quand elle est féconde mais elle a des côtés terribles quand on se fait massacrer, parce qu'on peut aussi se faire massacrer. Parce que le don de soi c'est le moment où on ne se protège plus, alors vis-à-vis de ceux qu'on aime mais on s'expose, et là je comprends que ça puisse déclencher de la violence parce que ça peut même être insupportable, on voit ça dans la Bible, celui qui a la figure de l'agneau appelle les coups... et puis à la fin pour moi ultimement, pas simplement la Bible mais la vie des humains nous le montre, il y a la fragilité jusqu'à la perte de soi. Et ça c'est le moment de mourir, et c'est pas rien, on le voit bien c'est compliqué de mourir quand même... Se tenir auprès de ceux qui sont là, on a beau essayer de soi-disant les accompagner, c'est plus compliqué que de naître... parce que le chemin est moins précis, il n'y a pas les contractions pour déclencher les trucs, et concrètement c'est compliqué de mourir parce qu'en plus ça passe par la souffrance et des fois, on souffre longtemps, et pour moi il y a dans cette fragilité extrême de la perte de soi des choses qui apparaissent notamment les mystères de la bonté qui sont dans le cœur de l'homme et puis moi je pense au mystère de Dieu.

Donc je dirais qu'il y a une progression dans la fragilité, et donc il faut déjà l'accueillir avec simplicité dans ce qu'elle a de premier, et puis après ça il faut la prendre dans ce qu'elle a de plus laborieux, et puis après ça il y a des moments non réversibles, je ne sais pas comment dire ça, il y a des fragilités dans lesquelles je m'engage, ça va rouvrir des failles. C'est vrai dans la vie de couple, dans la vie consacrée, c'est vrai dans une vie d'engagement durable... si c'était un long fleuve tranquille dans lequel on capitalise sur le bien et puis on est de plus en plus rayonnant et à la fin c'est l'apothéose de la bonté ce serait super, mais on voit bien que c'est pas comme ça que ça marche... Et c'est beau de voir que c'est le chemin du Christ quoi... à la fin que ce soit cette fragilité insupportable, parce que le fait qu'un cadavre soit blessé par une lance de manière absurde, et que ce soit sensé être le lieu magnifique de la révélation de tout, non seulement au plan esthétique c'est absolument insupportable, mais au plan humain... aller jusque-là c'est pas si simple.

MD : si vous avez la patience je vous invite à imaginer un grand papier blanc une feuille de velin, un triptyque entouré par deux petits carrés entièrement noirs c'est le début et deux petits carrés

entièrement blancs, c'est la fin. Sur ce velin blanc, au crayon de papier, du noir, on noircit la feuille non pas pour noircir mais pour faire apparaître la vérité.

Œuvre de Monique Brochet.

*« DE VIDE EN TROP PLEIN,
en équilibre entre deux abîmes,
je perds le lien avec l'essentiel...
Fragilité.
SUR LA CRÊTE ETROITE, dans le suspens du souffle,
se dépouille le trop, se nourrit le peu,
Velin blanc, pierre noire,
Garde-fou de l'équilibre, le trait de crayon, guide ultime de l'âme,
CHEMINE VERS LA LUMIERE , la vérité, la justesse, le silence,
L'être.
Mon travail tout entier se nourrit de fragilité féconde,
Joie.*

*Le papier est force, il possède sa matière propre, son blanc.
Autre force, le crayon et la main qui le tient.
Le papier recueille la matière noire, s'amorce alors une rencontre.
Le papier reçoit, le crayon impose, la lutte s'engage.
Plus le travail avance, plus le papier résiste...
Il perd son blanc.
Je lui concède un territoire vierge, inviolable, réserve sacrée.
Vainqueur un temps, à force d'usure il se rend, perd son pouvoir de
lumière.
Je gagne encore un peu de sa clarté, capture ses gris, les révèle...
Saturé, fragile, il cède.
C'est alors seulement que commence l'œuvre.
Lente, patiente, infinie quête de la lumière.
Là, se trouve ma juste place, dans le souffle de l'œuvre, sa vie.*

DEBATS

SR : fragilité cela veut dire que c'est cassable , vulnérable, ça veut dire que c'est blessable. La philosophie contemporaine a beaucoup tourné autour de ça, sans finalement l'aborder directement, c'est très frappant... parce qu'il manque des mots... quand on travaille plus à fond dans ce qu'est la personne, on s'aperçoit qu'elle est à la fois parfaite et inachevée, c'est ça qui est exaspérant d'ailleurs chez chacun de nous, c'est qu'on aimerait déjà être au bout, ou au commencement et on est à la fois simultanément au bout et au commencement, c'est ça la personne humaine, elle est dans cette espèce de tension permanente, ça crée un être qui n'est ni purement esprit, moi je dis de temps en temps les animaux c'est beaucoup plus cool que nous parce qu'ils n'ont pas d'états d'âme, ils ont parfois mal à l'estomac mais ça ne leur crée pas de problèmes spirituels ou psychiques, et puis les anges, s'ils existent ils n'ont jamais mal au ventre quand ils réfléchissent, et nous le problème c'est qu'on a la chair qui fragilise l'esprit et l'esprit qui fragilise la chair. Donc on est les êtres les plus fragiles que la création porte. Et en plus ce n'est pas juste une fragilité instantanée, c'est une fragilité en devenir, en interaction avec les autres qui sont aussi fêlés que nous, ça fait beaucoup tout ça quand même... Il y a un grand pari devant cette espèce de quantité d'individus qui finalement devraient apprendre à se coordonner pour que leurs fragilités se complètent. Une famille, un groupe humain c'est un lieu où les fragilités se complètent et pas simplement les compétences.

VD : moi la fragilité je mets des couleurs dessus donc ça sort et ça me fait beaucoup de bien, et j'espère que pour les gens qui regardent après il y a aussi des choses qui se révèlent à l'intérieur. C'est ma façon à moi d'éviter le néant. La couleur me permettant d'exprimer, et quand c'est sorti je ne dis pas que c'est guéri, mais déjà on devient spectateur de sa propre fragilité et c'est déjà autre chose, on est déjà sur le chemin. Quand c'est à l'intérieur pour moi c'est là que ce n'est pas bon. Il faut trouver chacun son moyen : la musique, la peinture, le théâtre, ou découvrir l'art des autres pour ceux qui ne sont pas artistes dans l'âme, mais qui expriment finalement leur part d'émotion en étant spectateur de ce que les autres ont réussi à créer, la fragilité il faut pouvoir l'exprimer.

MD : la fragilité n'est pas le néant, si on veut être un sur-homme, si on est dans cette philosophie où le progrès où la victoire, où le toujours plus, d'accord la fragilité va conduire au vide, mais dans le réalisme la fragilité est positive. Le bébé, l'être humain est fragile mais il doit se développer, il va y arriver quand même, ce n'est pas le néant, il y a une confiance, un espoir. Si je regarde la Bible, il y a un grand nombre de citations où l'on voit que Dieu a un regard de tendresse vers le vulnérable, vers le blessé.

PB : Oui mais cela suppose que dans cette fragilité, celle du nouveau-né par exemple, il y a des mains qui le recueille, cela suppose un autre. Pour l'œuvre d'art, si elle est une sublimation, c'est-à-dire un langage et un appel, il y a comme une faiblesse, un risque extrêmement fort. Est-ce que l'autre va répondre, comment faire pour que l'autre réponde, si on a vraiment besoin de lui. Comment faire pour que l'autre réponde ?

MD : il y a une artiste qui a fait une petite sculpture où on voit des enfants indiens dans la forêt. Par son travail on voit la fragilité de l'enfant, mais il y a tout un environnement, la communauté et, l'enfant va grandir.

Avoir comme objectif l'espérance du progrès spirituel, de la fraternité, on est dans la réalité de l'être humain.

Marie-Hélène Vallade – sculptures exposition BASA 2013

« Je me suis inspirée des enfants KOGIS, ce peuple racine qui survit depuis des siècles dans la Sierra de Colombie, entre les narcotrafiquants et les F.A.R.C.S. Une communauté fragile, sans armes ni argent, une communauté forte de sa connaissance, de son intelligence pour vivre ensemble dans une grande harmonie avec le Vivant.

A regarder ces enfants, il m'apparaît comme une évidence que la fragilité côtoie la force. Qu'elles sont sœurs. Car nous puisons nos forces au cœur même de nos fragilités. »

JPP : On n'a pas le choix finalement car il ne s'agit pas de choisir la fragilité mais de se rendre compte qu'on est fragile. Oui les risques sont là, mais ils sont sans doute plus grands si on refuse cette prise de conscience.

SR : celui qui a médité là-dessus c'est Pascal. Le philosophe qui a sans doute le plus assumé ce qu'on appelle le vertige du néant, quand la créature s'aperçoit que seul Dieu est de manière absolue et qu'elle est métaphysiquement fragile, entre deux abîmes... et Pascal est d'un siècle où on commence à inventer la solitude pseudo-chrétienne suicidaire, on est au XVII^{ème}, regarder comment Molière vous décrit l'effroyable solitude dont notre monde n'est d'ailleurs que l'extension démocratique planétaire de la solitude au mauvais sens du terme de l'isolement... le XVII^{ème} est un moment où la moralisation chrétienne, enfin faussement chrétienne, isole les êtres les uns des autres, c'est la fameuse devise : rarement seul jamais deux toujours trois, c'est-à-dire que l'autre ça devient la menace, ce n'est pas une invention chrétienne des origines ça, au contraire c'est l'inverse normalement. Mais il y a un moment chrétien comme ça qui est aussi le moment du cogito cartésien, donc il y a une part de fragilité métaphysique qui peut faire peur si on se noie dedans, l'angoisse d'ailleurs c'est un peu ça, mais effectivement c'est l'autre... Alors l'autre c'est celui qui veut bien être l'autre pour moi, mais il

faut aussi que je m'aperçoive qu'il y a plein d'autres. Et à trop attendre un autre qui soit parfait je risque de rater tous les autres qui sont peut-être moins parfaits que celui que j'attends et qui est sensé correspondre parfaitement à toutes mes failles, mais qui sont là et sont plus disponibles. Alors nous venons nous d'inventer depuis 20 ans, devant le fait que chacun devient autiste devant les outils technologiques, l'absence de l'autre. Ça n'a jamais existé dans l'histoire de l'humanité des gens qui vivent les uns à côté des autres même les uns contre les autres et qui finissent chacun par vivre dans une solitude infinie... la chance donc de vivre une fraternité permettant l'expression de la fragilité...
L'unique vocation de l'Église : être un espace de fragilité fraternelle résiliente et guérissante

26 novembre 2013, Salle Paul Garcin à Lyon